

SOMMAIRE

Remerciements	9
Introduction	11
Première partie : Les écrits de la Nouvelle-France (1534-1763)	17
1. Les premiers textes : Cartier, Champlain, Lescarbot	22
2. Les <i>Relations des jésuites</i> et l'utopie religieuse	29
3. La vision mystique de Marie de l'Incarnation	34
4. Nouvelles relations de voyage	39
5. L'histoire de la Nouvelle-France	44
6. La Nouvelle-France au quotidien	50
Deuxième partie : Écrire pour la nation (1763-1895)	55
1. La littérature par le journal	62
2. François-Xavier Garneau, écrivain	73
3. <i>Le Répertoire national</i>	83
4. L'Institut canadien	87
5. Arthur Buies, chroniqueur éternel	91
6. Le mouvement littéraire de 1860	96
7. Octave Crémazie : le choc de la réalité	99
8. La poésie patriotique et ses marges	106
9. Contes et légendes	114
10. Le succès des <i>Anciens Canadiens</i>	123
11. Le roman contre lui-même	128
12. Les romans à thèse : <i>La Terre paternelle</i> , <i>Charles Guérin</i> , <i>Jean Rivard</i>	131
13. Romans historiques et romans d'aventures	136
14. <i>Angéline de Montbrun</i> : la voix d'une romancière	144
Troisième partie : Le conflit entre l'ici et l'ailleurs (1895-1945)	149
<i>A. L'attrait de Paris : 1895-1930</i>	<i>155</i>
1. La nouveauté de Nelligan	158
2. La littérature canadienne-française existe-t-elle?	170
3. La querelle entre régionalistes et exotiques	180
4. Les poètes modernistes	186
5. L'horizon du terroir	193

6. Les voix de <i>Maria Chapdelaine</i>	199
7. Le roman entre liberté et censure	207
8. Le théâtre comme loisir	212
<i>B. Un monde en crise : 1930-1945</i>	217
1. Alfred DesRochers et sa province aux noms exotiques	220
2. La langue littéraire	226
3. Des femmes de lettres	233
4. Le roman et la fin d'un monde	239
5. Romans d'initiation	251
6. Alain Grandbois : l'expérience tourmentée de l'ailleurs	254
7. Saint-Denys Garneau : l'écriture ou la quête de soi	262
8. La guerre et le boom éditorial	271
Quatrième partie : L'invention de la littérature québécoise (1945-1980)	275
<i>A. L'autonomie de la littérature : 1945-1960</i>	281
1. La France et nous	284
2. <i>Refus global</i>	289
3. Gabrielle Roy entre réalisme et intimisme	293
4. Rina Lasnier : la poésie comme exercice spirituel	305
5. Anne Hébert : la violence intérieure	310
6. La poésie d'inspiration surréaliste	319
7. Roland Giguère : la marche en avant	324
8. Frank R. Scott et les « deux solitudes »	332
9. Le roman de « l'homme d'ici »	339
10. La naissance d'une dramaturgie nationale	353
<i>B. L'exposition de la littérature québécoise : 1960-1970</i>	361
1. L'Hexagone et la poésie du pays	367
2. Gaston Miron : le poème et le non-poème	380
3. Paul-Marie Lapointe et Fernand Ouellette : la poésie assumée charnellement	389
4. Le cheminement de Jacques Brault	401
5. L'essor de l'essai : Jean Le Moynes, Pierre Vadeboncoeur, Fernand Dumont	407
6. Le poids de la critique	413
7. Roman et jeux d'écriture	419
8. Hubert Aquin : une nouvelle capacité de noirceur	426
9. Jacques Ferron : la littérature par la petite porte	432

10. Marie-Claire Blais et le chœur des misères lointaines	440
11. La langue de Réjean Ducharme	448
12. L'écriture, la parole et le joul	456
13. La bataille des <i>Belles-sœurs</i>	463
14. Les romanciers du Jour	470
15. L'imaginaire anglo-montréalais : Mavis Gallant, Mordecai Richler, Leonard Cohen	476
<i>C. Avant-gardes et ruptures : 1970-1980</i>	483
1. Contre-culture et « nouvelle écriture »	486
2. Voix fraternelles : Gilbert Langevin, Juan Garcia, Michel Beaulieu	495
3. Le désenchantement romanesque	502
4. Théâtre et québécity	511
5. Nicole Brossard et l'écriture féministe	517
Cinquième partie : Le décentrement de la littérature (depuis 1980)	529
1. Des best-sellers	536
2. Jacques Poulin et le roman en mode mineur	544
3. Romans baroques et hyperréalisme	552
4. L'écriture migrante	561
5. La nouvelle francophonie canadienne	568
6. La traduction de la littérature anglo-québécoise	573
7. Le théâtre comme performance	581
8. La spécialisation des genres	591
9. L'opposition entre la recherche et l'essai	597
10. La poésie et la fiction intimistes	604
11. Du pays au paysage	613
12. La postérité des avant-gardes	618
13. Les fictions de soi	624
Conclusion	627
Chronologie	631
Autorisations de reproduction	650
Bibliographie	652
Index	663

LES ÉCRITS DE LA NOUVELLE-FRANCE FORMENT UN CORPUS d'environ cinquante textes rédigés au cours de la période qui va de la découverte du Canada par Jacques Cartier en 1534 jusqu'au traité de Paris, par lequel la France cède le Canada à l'Angleterre en 1763. Ces textes appartiennent principalement aux genres suivants : la relation ou le récit de voyage, le journal, la correspondance (publique ou familière), l'histoire, la chronique, les mémoires et les annales. Longtemps lus comme de simples documents historiques, ces écrits sont aujourd'hui considérés comme faisant partie de la littérature au même titre que des œuvres de fiction. Sans doute ne peut-on pas oublier les fonctions immédiates, d'ordre économique, religieux ou politique, que ces textes ont eues à l'origine, en conformité avec la mission de la colonie. Mais tous, peu importe leur genre, comportent une part de récit ou de description et mêlent le réel et l'imaginaire. L'art de voyager (plus de la moitié des auteurs de la Nouvelle-France sont des voyageurs ou des explorateurs) est intimement lié à l'écriture. Ceux qui, à l'instar des jésuites et des autres missionnaires, s'attachent plutôt à décrire l'installation de la colonie ou les mœurs des Amérindiens sont, eux aussi, attentifs aux symboles autant qu'aux réalités de ce Nouveau Monde. Dans tous les cas, l'appropriation du territoire engendre son propre récit, comme si la littérature de la Nouvelle-France cherchait à frapper l'imagination et à donner un sens historique à des expériences singulières, toutes placées sous le signe de la découverte. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, ces textes seront réédités, relus et intégrés à l'histoire puis à la littérature nationales.

Cela dit, les écrits de la Nouvelle-France ne correspondent guère à l'idée moderne de littérature. Les visées proprement esthétiques y sont le plus souvent marginales, subordonnées à l'impérieuse nécessité que suscitent la découverte du territoire, la rencontre des Amérindiens et les aléas de l'établissement. Les historiens littéraires Camille Roy et Gérard Tougas ont tour à tour écarté ce qui s'était écrit avant 1760 sous le double motif que les auteurs de la Nouvelle-France s'adressaient à des lecteurs de la mère patrie et qu'ils pratiquaient des genres non littéraires. Mais cette position n'est plus défendue à partir de la Révolution tranquille. Les histoires littéraires de Pierre de Grandpré et de Laurent Mailhot intègrent le corpus de la Nouvelle-France. De nombreux chercheurs littéraires, après les historiens, consacrent alors d'importants travaux à cette période et présentent ces textes comme étant à la fois littéraires et québécois.

Quatre arguments principaux justifient l'intégration du corpus de la Nouvelle-France à l'histoire littéraire du Québec. Le premier argument est d'ordre thématique : tous ces textes abordent des thèmes propres à la Nouvelle-France, que ce

soient les particularités du territoire, les progrès et les difficultés de la colonie, le choc des civilisations européennes et amérindiennes ou d'autres aspects de la vie en Nouvelle-France. Ces textes s'adressent à un lecteur de la France, mais ils parlent des réalités du Nouveau Monde. Le deuxième argument, d'ordre éditorial, est aisément mesurable : la plupart de ces écrits ont été réédités au Québec et ont donné lieu à des éditions parues dans des collections littéraires. Rares sont ceux qui mettent aujourd'hui en doute la valeur littéraire de ces écrits. D'où un troisième argument, d'ordre esthétique cette fois : même si l'on parle d'écrits en tous genres plutôt que d'œuvres au sens littéraire, les textes de la Nouvelle-France n'en ont pas moins des qualités narratives ou poétiques comparables à celles que l'on trouve dans des textes appartenant à des genres littéraires canoniques comme le roman ou la poésie. Les métaphores rencontrées dans les relations de voyage de Jacques Cartier, le sens du récit manifesté par le père Paul Le Jeune, la spiritualité de Marie de l'Incarnation ou la dimension philosophique des textes du baron de Lahontan relèvent tous, à quelque degré, de la tradition littéraire. Un dernier argument touche à la mémoire des textes de la Nouvelle-France à l'intérieur de la littérature québécoise. Les écrivains du XIX^e et du XX^e siècle construiront une tradition de lecture qui inclura et privilégiera même les écrits de la Nouvelle-France. On pense non seulement à des auteurs de romans historiques comme Joseph Marmette ou Laure Conan, ou encore à des écrivains-historiens comme Jacques Ferron, mais aussi à des poètes comme Pierre Perrault ou à des romanciers comme Jacques Poulin.

Au départ, les raisons d'aller vers le Nouveau Monde sont connues : trouver de nouvelles routes maritimes dans l'espoir de découvrir un passage vers l'Orient, exploiter de nouvelles richesses naturelles et élargir l'espace habitable afin de créer un empire colonial en Amérique comme avaient commencé à le faire les Portugais et les Espagnols. Écrire en Nouvelle-France, c'est participer directement à cet effort de colonisation : les explorateurs comme Jacques Cartier ou Samuel de Champlain puis des missionnaires religieux mettent leur plume au service de cette entreprise. La force de séduction de ces textes tient peut-être à leur précarité même : on y sent tout à la fois les attentes extrêmement élevées des premiers voyageurs face à ce monde dit nouveau et l'expression d'une expérience personnelle souvent dramatique, qui ne peut prendre appui sur la durée ou la tradition. Qu'il s'agisse d'observer un continent aux dimensions extraordinaires, de se dévouer à la cause de la colonie en suscitant l'intérêt du pouvoir politique et la charité des donateurs ou, sur un plan plus personnel, de compenser l'éloignement du pays et des proches, on peut imaginer à quel point l'écriture, dont les conditions matérielles pénibles sont fréquemment évoquées (qu'on pense à l'encre gelée dont parle le père Le Jeune ou au départ des vaisseaux qui impose son rythme à la correspondance de Marie de l'Incarnation), rattache les auteurs à ce qu'ils ont quitté. La tentation de l'héroïsme est là, mais il y a peu de victoires à célébrer. Bien au contraire, la difficile cohabitation avec les Amérindiens, toujours

désignés comme des « Sauvages », les rigueurs des hivers et les lents progrès de la colonisation, tout cela trouve des résonances multiples dans les écrits et dans les plaintes des colons.

Les Amérindiens sont très souvent valorisés (à l'exception des Iroquois, en guerre contre les Hurons, alliés des Français). Cependant, leur parole est absente, même si certains auteurs, comme Joseph-François Lafitau, s'intéressent à leurs coutumes. Plusieurs auteurs de la Nouvelle-France se servent de la comparaison avec les Amérindiens pour critiquer leur propre culture, mais peu se mettent à l'écoute de traditions différentes. Plus tard, les écrivains québécois seront nombreux à puiser dans l'histoire et l'expérience amérindienne, de l'historien François-Xavier Garneau aux poètes Gilles Hénault ou Paul-Marie Lapointe et aux romanciers Yves Thériault, Robert Lalonde ou Suzanne Jacob. Mais, comme les traditions orales amérindiennes n'ont guère été transposées avant tout récemment sous forme écrite (par exemple par Pierre DesRuisseaux dans *Hymnes à la grande terre : rythmes, chants et poèmes des Indiens d'Amérique du Nord-Est*, 1997), elles demeurent en marge de l'histoire littéraire et ont surtout été étudiées par des anthropologues.

Pour qui écrit-on sous l'Ancien Régime? La question du lecteur éclaire l'ensemble des écrits de cette période. Ces textes sont presque toujours destinés à quelqu'un en particulier, ou à quelques-uns. Même s'ils appartiennent à des genres variés, ces écrits fonctionnent plus ou moins sur le modèle de la lettre. Deux des auteurs les plus importants de cette période, Marie de l'Incarnation et Élisabeth Bégon, sont de remarquables épistolières. Observons aussi que la lettre, loin d'être un genre réservé aux femmes, constitue une voie privilégiée de l'expérience d'écriture dans l'ensemble du Nouveau Monde. Qu'il s'agisse de relations, de rapports ou de mémoires, on a, par définition, affaire à un type ou à un autre de correspondance. Même les textes à caractère historique, comme *Histoire du Montréal, 1640-1672* de François Dollier de Casson rédigée à la manière d'une longue lettre, ou la monumentale *Histoire et Description générale de la Nouvelle-France* de François-Xavier Charlevoix qui adopte partiellement la forme de lettres, s'adressent à des individus bien précis et construisent leur propos en fonction de ces destinataires connus. Bien qu'ils soient les plus éloignés dans le temps, les écrits de la Nouvelle-France ont ainsi un air familier et personnel qui les rend plus proches de nous que bien des textes ultérieurs. D'une certaine façon, l'étrangeté dont témoignent les auteurs de la Nouvelle-France, écrivant loin de la mère patrie, est aussi la nôtre. Les écrivains québécois ne cesseront en tout cas de s'y référer comme à une sorte d'origine lointaine de leur propre écriture. Cette origine ne leur est jamais donnée : il leur faut, au contraire, aller vers elle, se l'approprier, la redécouvrir en somme. La littérature de la Nouvelle-France ne se présente pas sous la forme d'un héritage, mais d'un travail de relecture.

Les premiers textes : Cartier, Champlain, Lescarbot

Du seul fait que ce sont les premiers écrits français en Amérique, les trois récits de voyage de Jacques Cartier (1491-1557) ont un statut fondateur dans la littérature québécoise. La paternité de ces textes reste toutefois controversée aujourd'hui encore, à la fois parce qu'on sait peu de choses de Cartier lui-même et parce que les manuscrits originaux des trois relations ont été perdus. La première relation, de 1534, a été traduite et publiée en italien (1565) et en anglais (1580) avant de paraître en français en 1598. La deuxième relation (1535) a été publiée de façon anonyme en français en 1545 sous le titre *Brief Récit & succinte narration de la navigation faite es ysles de Canada, Hachelaga & Saguenay & autres, avec particulières meurs, langaige & cerimonies des habitans d'icelles : fort délectable à veoir*, mais elle ne sera connue qu'à travers des copies dont l'authenticité fait problème. Quant à la troisième et dernière relation (1540-1541), nous n'en possédons qu'une traduction anglaise parue en 1600. Si les spécialistes ne s'entendent pas sur l'authenticité de ces textes, qui pourraient avoir été écrits à partir du livre de bord de Cartier plutôt que par ce dernier, cela n'enlève rien à l'intérêt historique et littéraire de tels récits de voyage, animés par le sentiment de découvrir un monde jamais décrit auparavant.

Texte oublié puis découvert par un XIX^e siècle à la recherche du passé national, les *Relations* de Cartier appartiennent d'abord à la Renaissance et font partie d'un vaste corpus transnational. Dans la course que se livrent alors les Espagnols, les Portugais et les Français pour la découverte du Nouveau Monde, les observations de Cartier constituent un document précieux qui sera maintes fois repris par les explorateurs venus après lui. En France, les écrivains de la Renaissance n'accordent cependant au Nouveau Monde qu'une place restreinte si on la compare avec celle qu'occupe l'Orient. L'Amérique se ramène à des histoires et à des mythes comme celui du « bon sauvage » que Montaigne, à l'instar de nombreux penseurs humanistes, développera dans ses essais. Durant tout le XVI^e siècle, les efforts de colonisation sont restés vains. Les trois expéditions de Cartier, comme celle de Nicolas Durand de Villegagnon dans la baie de Rio (1555-1558) ou celle de Jean Ribault et René de Laudonnière en Floride (1562-1565), n'ont pas permis de fonder des colonies françaises en Amérique. Malgré une brève apparition dans *Le Cinquième Livre* de Rabelais, Cartier ne se distingue guère des autres auteurs de récits de voyage. Il n'entre véritablement dans l'histoire littéraire que rétroactivement, par le biais de la littérature québécoise plutôt que par celui de la littérature française, grâce à des historiens et à des écrivains comme Louis Fréchette, Lionel Groulx ou Félix-Antoine Savard, qui, tour à tour, l'intègrent à une sorte

d'épopée nationale. D'autres, comme Marius Barbeau et Pierre Perrault, cherchent en lui moins un héros qu'un témoin essentiel et le lisent de plus près. Ils se reconnaissent dans le style dépouillé que Cartier utilise pour nommer et inventorier le territoire, la faune et la flore. Écrits dans une langue on ne peut moins recherchée, ses textes acquièrent ainsi une valeur poétique par leur simplicité même. L'absence d'intention littéraire, le caractère improvisé et souvent naïf des observations, la rédaction au jour le jour, tout cela traduit une certaine façon de parler et d'être qui allie l'intensité du geste fondateur et l'authenticité de l'écriture. Loin de reléguer ces écrits au rang de documents historiques, plusieurs écrivains québécois s'en servent pour créer une tradition où la quête de l'origine et l'appropriation du territoire deviennent centrales. Cartier n'est plus alors un simple explorateur qui découvre le Nouveau Monde, mais le grand ancêtre.

Durant la première exploration des côtes du continent en 1534, Cartier passe devant le Labrador, qu'il compare à un désert où ne se trouvent que de la mousse et une terre infertile, « la terre que Dieu donna à Cayn ». Au sud du golfe du Saint-Laurent, le désert devient au contraire une sorte de jardin d'Éden. Ce mouvement de l'émotion, qui passe de la déception initiale à l'émerveillement, se perçoit aisément lorsqu'on juxtapose les deux passages suivants :

Si la terre estoit aussi bonne qu'il y a bons hables¹ se seroit ung bien mais elle ne se doit nonmer Terre Neuffve mais pierres et rochiers [effarables] et mal rabottez car en toute ladite coste du nort je n'y vy une charetée de terre et si² descendy en plusieurs lieux. Fors à Blanc Sablon il n'y a que de la mousse et de petiz bouays avortez. Fin j'estime mieulx que aultrement que c'est la terre que Dieu donna à Cayn. Il y a des gens à ladite terre qui sont assez de belle corpulance mais ilz sont gens effarables et sauvages. Ilz ont leurs cheveulx liez sur leurs testes en faczon d'une pongnye de fain teurczé³ et ung clou passé par my ou aultre chosse et y lient aucunes plumes de ouaiseaulx.

À celuy cap [cap Sauvage, soit North Point à l'île du Prince-Édouard] nous vint ung homme qui couroit apres nos barques le long de la coste qui nous fessoit plusieurs signes que nous retourmissions vers ledit cap. Et nous voyans telz signes commenczames à nages vers luy et luy voyans que retournyons commença à fuir et à s'en couriz devant nous. Nous dessandimes à terre devant luy et luy mysmes ung cousteau et une sainture de laine sur une verge et puis nous en allames à nos navires. Celuy jour rangeames ladite terre neuff ou dix lieues pour cuydez⁴ trouvez hable ce que ne peumes car comme j'ay cy

1 Havre ou port. Cette traduction, comme les suivantes, est tirée de l'édition de la « Bibliothèque du Nouveau Monde » (Les Presses de l'Université de Montréal, 1986), réalisée par Michel Bideaux.

2 Pourtant.

3 Comme une poignée de foin en torsade.

4 Penser.

davant dit c'est terre basse et sonne⁵. Nous y dessandimes celuy jour en quatre liex pour voir les arbres queulx sont merueilleusement beaulx et de grande odeur. Et trouvames que c'estoint cedres iffz pins ormes blancs frainnes sauldres et aultres pluseurs à nous incongneuz touz arbres sans fruitz. Les terres où il n'y a bouays sont fort belles et toutes plaines de poys grouaiseliers blans et rouges frasses franboyssees et blé sauvage comme seille quel il semble y avoir esté semé et labouré. C'est terre de la meilleure temperance qui soict possible de voir et de grande chaleur et y a plusieurs teurtres et ramyers⁶ et aultres ouaiseaulx. Il n'y a faulte que de hables.